

« assemblées, et laissa les sénéchaussées d'Aix et de Mar-
« seille se disputer ce terrible élu. Ainsi finit, dans un
« délire de joie et de fureurs populaires, au milieu des
« illuminations, des feux d'artifice, des cavalcades, des
« aubades, des farandoles et des émeutes, la campagne
« triomphale qui, de cet aristocrate déclassé, faisait un
« tribun du peuple, le plus grand orateur de la révolution
« et de son plus sage politique. »

Toute la suite du volume est consacrée à cet orateur et à ce politique : « Politique..., il l'était jusque dans les
« moelles ; politique de sang et de race, comme son père et
« tous les siens. Si quelque chose devait nous faire croire
« aux aïeux florentins dont ils se sont vantés, ce serait
« leur ressemblance avec les grands Italiens que l'Italie a
« prêtés à la France : Les Médicis, les Gondi, les Mazarin,
« les Bonaparte. Le dernier Mirabeau a leur souplesse,
« leur audace, leur activité prodigieuse, leur mépris absolu
« des hommes ; et, avec cette conscience commode qui se
« plie sans effort à tous les hasards, cette physionomie
« changeante qui se prête d'elle-même à tous les rôles.
« *Comediantes !* disait le pape au plus grand d'entre eux... »

On le voit, M. Rousse n'est jamais dupe de ses admirations ; avec l'expérience d'un maître exercé et le tact d'un artiste, il démêle dans cette éloquence la part du génie et la part du procédé ; il nous fournit sur cette distinction les remarques les plus curieuses et les plus instructives. Il croit que Mirabeau eut la volonté très sincère et très persévérante de sauver la monarchie en la rendant constitutionnelle et populaire ; parlant à ce propos des négociations secrètes engagées avec la Cour par l'entremise du comte de Lamarck, il défend le tribun prodigue et besogneux contre le reproche de vénalité au sens véritablement